des exemples) ; son usage dans le latin biblique a favorisé cet emploi ; et c'est surtout par la voie de la langue chrétienne que cette particularité est entrée dans les langues romanes.

Autre exemple : quand M. Süss traite de la particule *et* introduisant l'apodose, particularité qui se trouve chez plusieurs auteurs chrétiens, il dit à la p. 78 : « Es handelt sich um Stilisten tiefen Ranges, zumeist um Verfasser von Pilgerberichten, Itinerarien, Legenden, Predigten usw., überdies meistens um Schriftsteller, die selbst unter dem direkten oder indirekten Einfluss des Uebersetzergriechisch und des Uebersetzerlateins stehen. » Et : « Das Gesamturteil darf vielleicht dahin zusammengefasst werden, dass wir es in der Mehrzahl der von Augustin besprochenen Fälle mit einem papierenen Uebersetzerlatein zu tun haben, das, vom Standpunkt der schulmässigen Korrektheit ganz abgesehen, nicht einmal mit irgendeiner familiären oder volkstümlichen Stilisierung gerechtfertigt werden kann. » Ici encore, il s'agit d'une construction de caractère vulgaire et qui, par conséquent, coïncidait avec les tendances de la langue chrétienne ; de plus, l'usage du latin biblique, influencé par des éléments étrangers, en a favorisé l'emploi chez les auteurs chrétiens.

Ces deux exemples, auxquels on en pourrait ajouter bien d'autres, suffiront, je pense, pour montrer l'interrelation entre le latin biblique et le latin chrétien. Tout en rendant hommage au jugement bien équilibré de M. Süss et à sa connaissance profonde des différents facteurs qui se sont manifestés dans la formation du latin biblique, je suis cependant d'avis qu'un élargissement de l'horizon par une étude du latin biblique dans le cadre de la langue chrétienne vivante eût beaucoup simplifié et éclairci plusieurs problèmes.

Christine MOHRMANN.

Sciences historiques.

L'art antique : Orient, Grèce, Rome, par G. CONTENAU & V. CHAPOT (Histoire universelle des arts, publiée sous la direction de L. Réau) : Paris, Colin, 1930, 418 pages, 60 francs.

Dans cette histoire de l'art antique, Rome et l'Italie occupent les chapitres VIII et IX, soit environ 70 pages, portion congrue, que réduit encore la place laissée aux illustrations. C'est dire que la revue est rapide et ne permet ni analyses minutieuses, ni examen du détail, ni exposé de vues personnelles. M. V. Chapot, l'auteur de cette partie romaine, à qui nous devons, en collaboration avec M. Cagnat, le fameux *Manuel d'archéologie romaine* en deux volumes, nous entraîne ici comme à vol d'oiseau, en brûlant un peu les étapes : République, Art augustéen, Tibère à Trajan, Hadrien aux Sévères, Fin de l'art antique, sans du

reste prétendre nous proposer d'autres principes de classement que ces découpages un peu artificiels.

Sans doute, la tâche est difficile, sinon insurmontable, de proposer une vue d'ensemble de l'art romain : l'expression « art romain », dit avec quelque raison M. Chapot (p. 328), est une des plus trompeuses qu'ait consacrées l'usage ; « ce qu'on nomme art romain n'est pas l'art d'un peuple ni d'une race ; c'est, avec variantes locales, celui d'une époque, dans les limites géographiques très larges que l'empire lui-même s'est assurées ». Et toute l'histoire de l'art à Rome n'est en conséquence qu'une énumération ou tout au plus une systématisation d'apports étrangers, depuis la Louve du Capitole jusqu'à la mosaïque de Sainte-Pudentienne.

Le lecteur sera parfois tenté de protester et de rendre à César ce qu'il estime appartenir à César : pour ne citer que quelques aspects de la production dite romaine, le monument civil, le portrait, le bas-relief offrent des réussites telles qu'on ne peut guère se défendre de parler d'un art national, et M. Chapot veut bien reconnaître par moments à cet art « des titres appréciables » (p. 386), comme il accorde à l'artiste romain « un génie étonnant d'amalgame et d'adaptation » (p. 387).

Je crois bien que si l'auteur en avait eu le loisir, dans une publication plus étendue et plus personnelle, il aurait été amené, par une attentive discrimination entre ce qui est apport et ce qui est, sinon invention, du moins élaboration, à nous donner une image plus individuelle, plus saisissante, de ce qu'il y a tout de même de national dans cet art composite. Ne sommes-nous pas habitués par la littérature ou par la philosophie à voir en Rome un creuset où se sont fondus des apports divers, où ont pris leur empreinte les formes qui devaient se perpétuer à travers les siècles? N'eût-on sous les yeux que les illustrations, si judicieusement choisies, du recueil de M. Chapot, que l'on emporterait une image assez nette de ce que fut cette forme d'art que l'on peut appeler sinon « romaine », du moins « romanisée ». N'y a-t-il pas unité d'impression depuis le groupe italo-romain de la ciste Ficoroni ou la figure étrusco-romaine de l'Arringatore (p. 326), en passant par le Brutus (p. 336) et les époux du Vatican (p. 337), les Auguste des p. 347 et 348, le buste de Caecilius Jucundus (p. 359), et surtout les extraordinaires statues d'empereurs du musée du Vatican (qu'on s'étonne de ne pas trouver dans ce recueil), jusqu'au portrait de tel consul du Bas-Empire (p. 383) et aux gaucheries mêmes de l'arc de Constantin (p. 380 et 381)? N'y a-t-il pas dans toutes ces œuvres si diverses des traits communs et originaux, qui peut-être méritaient mieux qu'une estime un peu condescendante?

J'ajoute que l'aspect romain de la production artistique apparaîtrait plus nettement encore si plus de place eût été donnée d'une part à l'art du bas-relief, si réaliste, d'autre part aux arts mineurs ou utilitaires, si

abondamment étudiés dans le second volume du *Manuel d'archéologie romaine* ; car c'est surtout dans le domaine des arts proches de la vie que s'est affirmée l'originalité de Rome.

On objectera peut-être que le danger, en l'absence d'œuvres signées, est de prendre pour indigène une production d'apport, ou de copie, ou d'imitation. Bien sûr, il faut s'en garder et ne pas céder à la tentation commune de parer Rome des beautés helléniques. Mais l'effort d'un historien de l'art romain ne doit-il pas tendre justement à réaliser une discrimination entre ce que Rome a reçu et ce qu'elle a fait de ses acquêts? Les éléments de cette discrimination sont naturellement fournis par l'ouvrage de M. Chapot ; peut-être l'auteur eût-il pu venir en aide au lecteur d'une façon plus efficace pour lui permettre de les dégager.

J. Marouzeau.

W. Hoffmann, *Wandel und Herkunft der Sibyllinischen Bücher in Rom* : Diss. Leipzig, 1933, 38 pages.

Dissertation brève, mais dense et d'un haut intérêt. Il ne peut s'agir ici que d'un compte-rendu provisoire ; en effet, ce travail, nous dit l'Avant-propos, est sorti d'une étude « sur les relations entre Rome et le monde grec au IVe siècle avant J.-C. », étude volumineuse qui paraîtra sous peu comme *Beiheft* au *Philologus*.

Dans l'antiquité, la question avait été traitée par Varron ; si son ouvrage sur les *res divinae* est perdu, du moins a-t-on plusieurs textes qui s'en sont inspirés, les *Antiquités romaines* (4, 62) de Denys d'Halicarnasse, les *Institutions divines* (1, 6) de Lactance, le commentaire de Servius (*ad Aen.* 3, 445 ; 6, 36 ; 6, 72). M. Hoffmann analyse et confronte ces sources avec plus de minutie qu'il n'avait été fait jusqu'ici et l'on peut dire (en simplifiant) qu'il conclut à l'existence de deux versions : l'une, représentée par Varron, fait venir les livres offerts à Tarquin d'une γυνή τις οὐκ ἐπιχωρία, selon le mot de Denys ; l'autre, représentée par Virgile, les attribue à la Sibylle de Cumes.

L'auteur nous démontre que la conception varronienne est la plus ancienne. Sans entrer dans le détail, qu'il suffise de noter que M. Hoffmann insiste sur le fait que les Grecs n'ont pas connu de prophétie sibylline avant le second siècle avant J.-C. Dans ces conditions, le dogme qui attribuait pour origine aux livres l'Italie grecque du Sud est profondément ébranlé. A vrai dire, et c'est le principal reproche que je ferais au travail, on ne voit pas quelle hypothèse remplace dans l'esprit de M. Hoffmann l'explication habituellement reçue ; pense-t-il à l'Asie Mineure? C'est possible, mais il ne le dit pas nettement et ne le prouve en rien.

Quant à l'anachronisme virgilien, il suggère à M. Hoffmann sa

deuxième proposition : si le poète a pu établir un lien entre la prophétesse de Cumes et les *libri fatales*, c'est que l'idée que l'on se faisait de ceux-ci avait évolué au cours de l'histoire romaine. On en trouve un indice dans la deuxième décade de Tite-Live. Il n'est que de comparer la consultation de 217 (22, 9, 7 et suiv.) après la défaite de Trasimène et celle de 205 (29, 10, 4 et suiv.) qui décidera du transfert à Rome de la *Mater Idaea* de Pessinonte. Dans le premier cas, les *decemviri* demandent seulement aux livres ce qu'il convient de faire pour conjurer les mauvais présages ; dans le second, ils y découvrent une prophétie : *eum pelli Italia vincique posse.* Jusque-là, on ne cherchait dans les livres que des *piacula*, des règles religieuses permettant par des cérémonies et des sacrifices appropriés de conjurer le sort et de rallier au moment des grandes crises les dieux à la cause nationale. Désormais, on exigera des livres des *oracula*, des vaticinations sur les *fata*, sur les destins que l'avenir réserve à Rome. On sait combien ce goût des prophéties s'est répandu dans le monde romain durant les deux derniers siècles de la république. Au terme de cette évolution, Auguste (Suet., 31) fera quitter aux livres sibyllins leur séjour traditionnel dans le temple de Jupiter Capitolin ; il les transportera dans le nouveau sanctuaire du Palatin ; ils seront désormais confiés à la garde d'Apollon, dieu des oracles, — et à l'exégèse de Jean Gagé !

M. DURRY.

Dr W. G. J. R. VERMEULEN, S. J., *Een Romeinsch Grafveld op den Hunnerberg te Nijmegen* (Une nécropole romaine sur le Hunnerberg à Nimègue) : Bouwsteenen voor een Geschiedenis van Nijmegen II : Amsterdam, H. J. Paris, 1932, XIV-274 pages et 21 planches.

Le premier volume de cette collection, paru en 1931 et dû au prof. de Waele, était une *Vue d'ensemble de Nimègue romaine.* Ici, on a le commentaire exhaustif d'un *instrumentum.* Des fouilles pratiquées en 1906-1907 par le P. Leydekkers dans une partie du collège Saint-Canisius avaient mis au jour une nécropole romaine dont on s'est servi du règne de Tibère à la fin de celui de Néron ; on y avait recueilli un matériel archéologique très considérable. Le P. Vermeulen, après avoir fait l'historique des fouilles, examine les différentes classes de documents : *terra sigillata*, vaisselle variée, lampes, verre, objets de bronze et monnaies ; il ne manque pas de faire sans cesse des rapprochements avec les trouvailles provenant de toute la région rhénane. Un catalogue de 73 pages, illustré par un *Bilderatlas* de 21 planches avec plans, schémas, photographies et reproduction de plus de 150 marques de potier, révèle de quelle façon consciencieuse l'étude et le classement ont été faits.

Parmi les conclusions de l'auteur, nous attirons l'attention des historiens et des philologues sur le point suivant. On se rappelle que Tacite

fait par deux fois mention d'une digue en bordure du Rhin, dont Drusus commença la construction en 9 av. J.-C. et que le légat de Néron, Paulinus Pompeius, acheva en 55 : *Hist.* 5, 19, (*Civilis*) *diruit molem a Druso Germanico factam...* ; — *Ann.* 13, 53, *Paulinus Pompeius inchoatum ante tres et sexaginta annos a Druso aggerem coercendo Rheno absolvit.* Le P. Vermeulen placerait cette digue à Nimègue, et pense que la nécropole étudiée serait celle du détachement romain qui aurait été établi sur le Hunnerberg pour la garder. C'est à l'est de ce cimetière que devait être peu après tracé le camp de la *leg.* X^{a} *gemina* dont les limites et le *praetorium* sont connus depuis longtemps.

M. Durry.

A. G. Drachmann, *Ancient oil mills and presses* : Copenhague, Lwin & Munksgaard, 1932, 181 pages et 41 figures.

Dans cette dissertation de Copenhague, rédigée en anglais, on trouvera une étude détaillée du moulin (*trapetum*) et de la presse (*torcular*) à huile dans l'antiquité romaine. L'auteur réunit toutes les sources d'information : d'abord les textes, ceux de Caton et de Pline qu'il complète grâce à celui d'Héron d'Alexandrie, qui ne nous a été, comme on sait, conservé que dans des traductions arabes ; — les restes qui nous ont été rendus par les fouilles, en Campanie surtout, à Salone, en Algérie, en Tripolitaine ; — les représentations des monuments figurés : relief Rondanini et relief de la Villa Albani ; — les instruments primitifs encore en service dans certaines campagnes : un rapprochement saisissant est fait entre le schéma de la presse décrite par Pline et la photographie d'une presse de Bosco Tre Case encore utilisée vers 1900. L'auteur arrive à cette conclusion que les hommes du XVIII^{e} siècle (cf. La Vega, *Descrizione... di un antico molino da olio*, dans *Mem. sulla econ. olear. antica*, Naples, 1783, p. 53-71) ont bien mieux jugé de ces questions que les modernes (ainsi H. Blümner, J. Brönsted), car ils avaient l'habitude de voir autour d'eux des instruments comparables. D'autre part, M. Drachmann remarque qu'on a eu tort de s'étonner des différences existant entre la description de Caton et les vestiges dus aux fouilles ; on oublie trop que plus de deux siècles séparent l'époque où a vécu l'auteur du *De agricultura* de celle où le Vésuve a enseveli Pompeï et Herculanum ; les différences, légères d'ailleurs, permettent au contraire, d'éclairer les progrès de la fabrication. Ceux qui souhaiteront plus de détails, en particulier sur le sens exact des termes techniques désignant les différentes pièces des instruments décrits par les auteurs, n'auront qu'à se reporter aux figures (entre autres fig. 7) nombreuses et claires qui terminent ce volume, moins neuf peut-être que ne le veut son auteur, mais bien informé et qui se distingue par un bon sens tout pratique.

M. Durry.

G. SERRA, *Contributo toponomastico alla teoria della continuità nel medioevo delle comunità rurali romane e preromane dell' Italia Superiore* : Cluj, 1931, 325 pages.

Le titre de l'ouvrage est si long qu'il pourrait tenir lieu de compte-rendu ! Encore est-il juste de souligner l'intérêt de semblables recherches. L'origine des communes rurales italiennes est un vieux sujet. Parmi les travaux récents, il faut faire une place à part à ceux de MM. Schneider et Bognetti. M. Schneider (*Die Enstehung von Burg-u. Landgemeinde in Italien*, Berlin, 1924) avait repris la thèse de l'influence exercée par les formations militaires des barbares envahisseurs. La contre-attaque ne pouvait tarder, et peu après M. Bognetti (*Sulle origini dei comuni rurali del Medioevo*, Pavie, 1927) avait répliqué ; pour lui, la *vicinia* du moyen âge était la continuation de la commune rurale romaine, et même préromaine.

M. Serra s'est entièrement rallié à cette conception. Mais, tandis que M. Bognetti s'était contenté de faire appel aux preuves tirées des textes juridiques, M. Serra apporte tout un faisceau de nouvelles preuves, empruntées cette fois à la toponomastique. Son livre établit à nouveau que la commune rurale de l'Italie du Nord est l'héritière de la propriété collective du *vicus* ; il le démontre grâce à la permanence de noms antiques — noms de localités ou, plus fréquemment encore, noms de *gentes* — sur les cartes ou dans les actes du moyen âge et jusque dans les noms modernes. Chaque règle ou remarque d'ordre général fait l'objet d'un paragraphe numéroté, qui est suivi, en petits caractères, de tous les *testimonia*. Sur 325 pages, la moitié est consacrée à des appendices, des corrections, et surtout des *indices* fort curieux ; entre autres, un *index* des *notabilia* touchant l'onomastique apporte une contribution importante à l'évolution du nom romain en nom de l'époque médiévale.

M. DURRY.

Inscriptiones Italiae, volumen XI, regio XI, Fasciculus I : *Augusta Praetoria*, cur. P. BAROCELLI, 68 pages in-4°. — Fasciculus II : *Eporedia*, cur. I. CORRADI, 33 pages in-4°, Roma, Libreria dello Stato, 1931-1932.

L' « Unione Accademica Nazionale » d'Italie entreprend la publication d'un nouveau *Corpus* sous le titre : *Inscriptiones Italiae*. Les deux fascicules d'inauguration appartiennent au tome XI, où figureront (fort logiquement !) les documents de la région XI, de la Transpadane. Le fascicule I, dû à P. Barocelli, est consacré à Augusta Praetoria ; il contient une introduction géographique et historique avec plan et carte, une bibliographie, les inscriptions d'Aoste et des vallées voisines, soit 152 nu-

méros, y compris l'*instrumentum* (les *falsae vel alienae* forment un § séparé), des *indices* sur le modèle de ceux du *C. I. L.*, enfin les tables de concordance indispensables en pareil cas. Le fascicule II, dû à I. Corradi, est consacré à Eporedia (Ivrea) ; disposé de manière identique, il contient 66 numéros.

Cette solide et belle publication pose un gros problème bibliographique. Il existe un *Corpus Inscriptionum Latinarum*, parfaitement conçu et qui constitue un ensemble achevé, bible de tous les travailleurs : est-il souhaitable que pour ainsi dire il s'émiette?

Voyons ce qu'apporte de neuf notre fascicule I, par exemple. Comme depuis un demi-siècle le matériel épigraphique s'est enrichi de façon considérable, 62 inscriptions prises aux *Notizie* sont venues s'ajouter au *C. I. L.*, V, *pars post.* (1877) et au *Supplément Pais* (1888) ; nous avons en outre la bonne fortune de trouver 19 textes inédits (dont 11 marques de brique). Les commentaires qui entourent chaque inscription sont un peu plus développés que dans le *C. I. L.* et ne craignent pas d'indiquer la date vraisemblable du document. Il y a surtout la nouveauté de la présentation ; les pierres sont souvent reproduites en photogravure et de belles planches groupent les textes brefs, comme les *bolli ;* l'intérêt et l'agrément de cette illustration sont évidents. Tant et si bien que pour Aoste les *I. I.* ont besoin de 68 pages (le format est, il est vrai, plus petit : $0^m34 \times 0^m26$), alors que 11 pages du *C. I. L* suffisaient à Mommsen. La nécessité d'une telle réédition, sa supériorité sur le *C. I. L.* sont incontestables.

On se demande seulement dans quelle mesure cette réédition n'aurait pas pu prendre place dans le cadre du respectable recueil mommsénien. Le maniement du *C. I. L.* exige un apprentissage qui ne laisse pas d'embarrasser les débutants ; il en faudra désormais, et pour la seule Italie, un autre. Le *C. I. L.* se trouve dans toutes les bibliothèques, entre autres dans les bibliothèques universitaires ; la dureté des temps ne permettra peut-être pas d'acquérir une nouvelle collection, ou de la tenir à jour. Car une telle publication ne peut paraître que lentement ; sans doute — je n'ai pas en mains de programme d'ensemble [1] — va-t-on s'attaquer à plusieurs régions à la fois ; il sera donc souvent malaisé de savoir où l'on en est.

Conclusion. Tout en reconnaissant le puissant intérêt des deux fascicules qui « lancent » le nouveau recueil, on regrette que ces *I. I.* n'aient pas été conçues comme des suppléments aux divers tomes du *C. I. L.* (ainsi ce tome XI aurait été un supplément au *C. I. L.*, V), dans le même format, venant s'intercaler sur les rayons entre les anciens vo-

1. Il vient, paraît-il, d'être publié dans *Boll. fil. class.*, III, 1932, p. 169 et dans *Gnomon*, 1933, p. 222.

lumes. Je ne crois pas que l'on doive revenir à l'époque d'avant le *Corpus*, à l'époque du Letronne, du Brambach, de l'Allmer et Terrebasse. Et, pour finir, je tiens à rappeler ce quatrième supplément du *C. I. LVIII*, où H. Dessau rendait hommage à nos Africains, S. Gsell, le P. Delattre, P. Gauckler, à MM. Merlin et Poinssot, et surtout à notre maître commun M. Cagnat, dont il disait : *iure praecipuus auctor huius voluminis existimandus est.* Et pourtant on ne parlait pas encore de l'Union de Bruxelles ; on était en juillet 1916, en pleine guerre. Nos épigraphistes avaient donné un bel exemple de dévouement à la discipline scientifique.

M. DURRY.

Mlle Hélène WUILLEUMIER, *Étude historique sur l'emploi et la signification des signa* : Mém. prés. à l'Ac. des Inscr., t. XIII, IIe partie, Paris, Impr. nat., 1932, 137 pages in-4°.

L'autrice, comme disait Salomon Reinach, est la sœur de la trésorière des *Études latines* et de notre collègue de Lyon. Son nom est un drapeau, un *signum* de latinistes ! Mais ce n'est pas de cette sorte de *signa* qu'il s'agit ici : il s'agit de sobriquets. Cette curieuse question d'onomastique avait fait déjà l'objet de nombreux articles ; Mlle Wuilleumier cite et analyse ceux de Rossi, Lejay, Wilhelm, Mommsen, Diehl, Lambertz, Kubitschek, et elle rend hommage aux deux maîtres entre qui elle partage une égale reconnaissance, MM. Cagnat et Carcopino. Mais jusqu'ici on n'avait pas consacré un livre entier à ce problème : la preuve est faite qu'il en valait la peine.

La définition même du mot *signum* a prêté à discussion. Voici celle que pose Mlle Wuilleumier : « J'appelle... sobriquet tout mot qui, tirant de l'étymologie un sens particulier, est attribué à une personne quelconque avec l'idée de préciser son individualité, et qui est mentionné en dehors des noms traditionnels et légaux. C'est ainsi d'après sa place que je distinguerai le sobriquet sur les inscriptions : encore cette localisation n'est-elle pas fixe ; ce surnom peut : 1° être lié aux autres noms ; 2° être employé seulement dans une phrase acclamative ; 3° enfin être séparé du reste de l'inscription, placé en vedette en haut ou en bas, ou sur le côté » (p. 6-7).

Après avoir cité divers exemples et montré que toutes les formes de *signa* se rencontrent du IIe au IVe siècle et en toutes régions, Mlle Wuilleumier a su néanmoins dégager des règles générales et écrire, dans une des meilleures pages de son travail, un historique du *signum*. Venu du bassin oriental de la Méditerranée, le *signum* se raréfie à mesure qu'on va vers le nord et l'ouest. D'abord, le sobriquet est introduit par une formule (*signo, qui et*, etc...) ; — puis il est seul en vedette ; — puis il prend place parmi les *cognomina* ; — enfin, il reste seul *cognomen*.

Le gros effort de Mlle Wuilleumier a porté sur la signification des sobriquets, effort le plus souvent très heureux. L'influence des études pythagoriciennes se fait peut-être trop sentir et il est clair que plusieurs explications prêteront à controverse. Mlle Wuilleumier a plus suggéré que prouvé ; qui voudrait, en une matière aussi délicate, lui en faire grief?

Je crois qu'elle aurait dû moins sacrifier les surnoms collectifs, réservés à tous les membres d'un même collège. Je crois surtout qu'une classification plus simple aurait pu être adoptée. Une des remarques essentielles de l'ouvrage est rejetée à la fin de l'*index* : « Les *signa* les plus fréquents sont *Eusebius* (20 fois), *Gregorius*, *Leontius* (14 fois), *Constantius*, *Simplicius* (11 fois), *Euhodus*, *Gaudentius* (8 fois), *Asellus*, *Pancratius* (7 fois). Il n'échappera à personne qu'ils sont tous susceptibles d'une interprétation mystique » (p. 157). C'est de cette statistique que l'on pouvait partir pour établir, en réalité, deux grandes catégories : 1° les sobriquets à caractère, si je puis dire, matériel (*Africanus*, *Crispus*, etc...) ; 2° les sobriquets à caractère religieux (*vid. supr.*). Inutile d'ajouter que ces derniers sont les plus intéressants, mais le fait qu'ils sont les plus nombreux aurait dû être souligné avec insistance.

Ce livre, luxueusement présenté et complété par un *index* de tous les *signa* (plus de 1150 !) connus par l'épigraphie, a non seulement réuni toutes les données du sujet, mais encore s'est attaqué avec courage aux problèmes difficiles qu'il soulevait. Nous saluons donc ce début plein de promesses, qui fait grand honneur à la jeune spécialiste.

Marcel Durry.

Ouvrages scolaires.

H. Bornecque, *Précis de prosodie et métrique grecque et latine*, 2e édition : Paris, De Boccard, 1933, 160 pages.

Le *Précis* de M. Bornecque a rendu bien des services à des générations d'étudiants. On lui reprochait parfois son caractère empirique ; les règles qu'il donnait, par exemple, pour retenir la prosodie n'avaient pas la prétention de se référer toujours à des lois phonétiques ou morphologiques (ex. : *-us* est bref aux nom. sing. et dat. abl. pl. de la 4e décl., long aux autres cas ; *e* final est bref, sauf à l'abl. sg. de la 5e décl. et dans *fame*) ; l'inconvénient n'est pas niable, mais l'avantage de la brièveté excusait la méthode, outre que l'apprentissage des règles ainsi présentées ne supposait chez les usagers aucune formation linguistique préalable ; aussi le livre avait-il la clientèle des débutants ; quant aux étudiants plus avancés, car M. Bornecque le destinait aussi aux candidats à l'agrégation (et je sais maints jeunes professeurs qui en font encore un usage courant), il se recommandait à eux comme un aide-mémoire utile.